

Ci-devant "LE VRAI CANARD"

CONDITIONS :

ABONNEMENT.

UN AN..... 50 Cts
 SIX MOIS..... 25 Cts
 LE NUMERO..... 1 Cts
 Strictement payable d'avance.

Le Grognard se vend 8 centims la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.

10 par cent de commission accordée aux agents pour les abonnements, qu'ils nous feront parvenir.

Les frais de port sont à la charge de l'éditeur.

H. BERTHELOT

Bureau : 23, 25 Rue Ste-Thérèse
 En face de l'Hôtel du Canada
 Boite 2144 P. O. Montréal

FEUILLETON DU "GROGNARD"

MADAME PANTALON.

II

LE CAPITAINE DE VABEAUPONT ET SON MOUSSE.

—Non ! mon capitaine, j'attends que vous me le commandiez...

—Il n'y a pas besoin que je te le commande; tu dois le faire. Prends tes cinq cartes...

—Ça y est, capitaine.

—Maintenant, combien as-tu de cartes en main ?

—J'en ai douze, capitaine.

—Que cet animal-là est bouché ! Le monde combien de cartes à ce point... de ta couleur ?

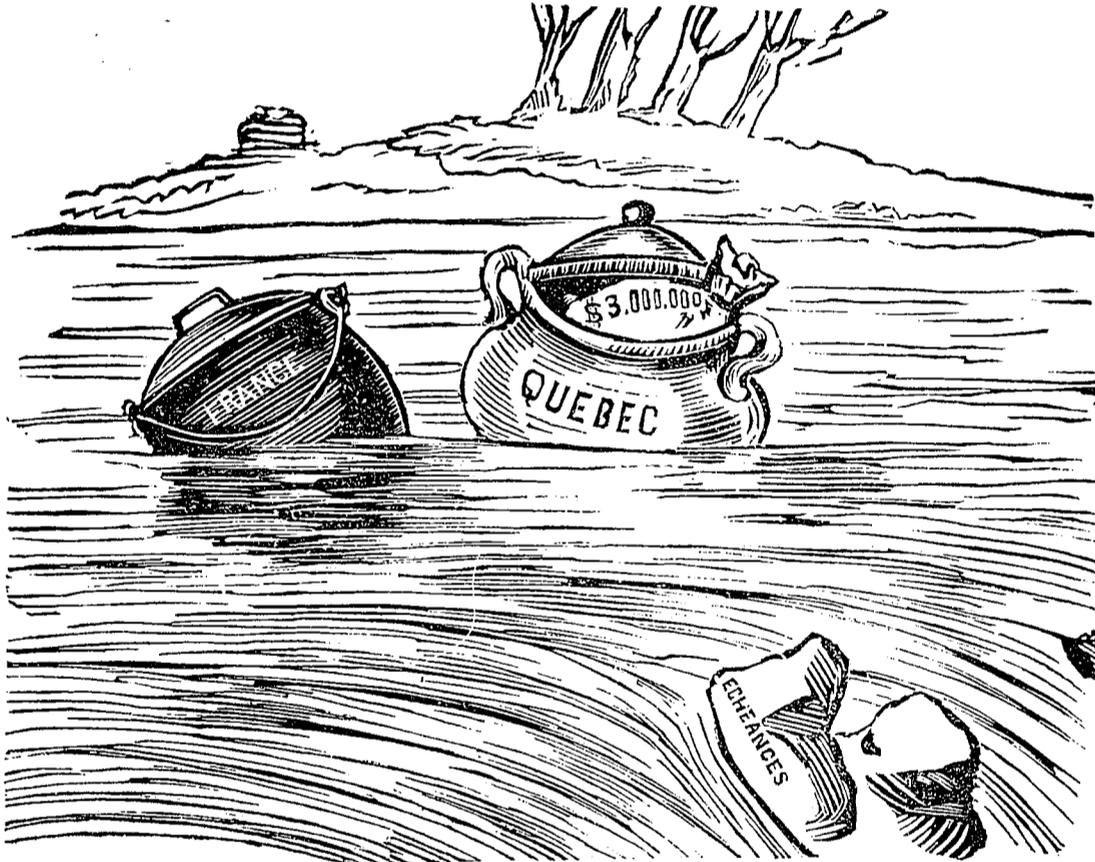
—De ma couleur... attendez : j'en ai sept noires et cinq rouges.

—Mais, mille sabords ! tu ne peux donc pas distinguer les carreaux des cœurs et trèfles des piques ?

—Ah ! je vas vous dire, mon capitaine; ces dames sont habillées de même couleur, ça me brouille !

—Mais un cœur ne ressemble pas à un carreau.

—Ah ! pardon ! c'est que j'ai



LE POT DE TERRE ET LE POT DE FER.

La vieille fable de Lafontaine trouve son application aujourd'hui dans la province de Québec. Le pot de terre flotte et descend le courant tranquillement, mais, attention lorsqu'il arrivera dans le rapide.

ou un ami qui faisait des cœurs enflammés pour sa bonne amie et colle des autres, et il faisait toujours des cœurs carrés; il disait que c'était plus propre.

—Va-t'en au diable avec tes cœurs carrés ! Voyons ! combien es-tu de dames ?

—Oh ! je n'en ai pas, mon capitaine. Je me suis toujours fait un devoir de me modeler sur vous; je suis resté garçon.

—Mais, sacrebleu ! je te parle de ton jeu; combien de reines, si tu aimes mieux ?

—Ah ! des dames en carte ! J'en ai quatre, ma foi !

—Eh bien, ça te fait quatorze à ajouter à ton point.

—Quatorze... les quatre ? Ah ! jamais mon capitaine; c'est comme si vous n'aviez que quatre bouteilles de champagne dans votre cave, et que vous me disiez :

—Quelle brute ! décidément je serait impossible !...

Apporte-m'en quatorze, ça me ne ferai jamais rien de toi !

La leçon se terminait ainsi.

Mais le temps commençait à sembler long, lorsque, cinq mois après son installation à Brétigny, était arrivée cette petite nièce, âgée de dix ans à peine, qui était brusquement devenue orpheline et venait réclamer la protection de son oncle.

Cette protection ne lui fit pas défaut, et le vieux marin fut enchanté de sa nièce lorsqu'il reconnut en elle tous les goûts, tous les penchants d'un garçon.

La petite fille montra sur-le-champ un caractère altier, indépendant, une volonté que rien ne pouvait dompter. Lorsque son oncle lui priait de faire une chose qui ne lui plaisait pas, elle ne

craignait pas de lui répondre :

—Non, je ne ferai pas cela !

—Et pourquoi, s'il vous plaît, mademoiselle ?

—Mais parce que je ne le veux pas.

—Mais trible sabord ! si je vous l'ordonne cependant ?

—Mille sabords, si vous le voulez, je ne le ferai pas davantage.

Alors le capitaine éclatait de rire et donnait une petite tape sur la joue de sa nièce, en s'écriant :

—Tu ne devrais pas porter de jupons; tu es digne d'être marin, tu as du caractère; c'est bien, j'aime cela. Fais ce que tu voudras, apprends ce que tu voudras savoir, fais venir les maîtres qui te conviendront !... je te donne carte blanche !...

« Seulement apprends le piquet pour faire quelquefois ma partie,

puisque cet imbécile de Lanti-Gras ne peut point parvenir à se le mettre dans la tête. »

Mademoiselle Cézarine avait appris à monter à cheval, à faire des armes, à tirer de l'arc, à patiner, à nager, à sauter par dessus les fossés; et à douze ans elle gagnait son oncle au piquet, au jacquet, au trictrac et aux échecs. Le capitaine était fort de sa nièce : il voulait déjà qu'elle fût à la tête de sa maison. C'était elle qui donnait des ordres aux domestiques, et Lanti-Gras, qui lui obéissait aussi ponctuellement qu'à son maître, se trompait quelquefois et l'appelait : — Mon capitaine !

Mais malgré son penchant pour la gymnastique et les exercices du cavalier, la petite Cézarine, arrivée à l'âge de quinze ans, trouva qu'en hiver on ne s'amusaient pas assez à Brétigny; elle voulut aller passer quelques mois à Paris. Le capitaine aurait préféré demeurer constamment dans son domaine, mais il comprit qu'il ne pouvait pas tenir toujours loin du monde une jeune fille qu'il faudrait un jour marier.

On loua un fort bel appartement à Paris et l'on alla s'y installer pendant l'hiver.

Le capitaine était riche, il reçut à Paris de nombreuses visites et un grand nombre d'invitations.

Cézarine, à quinze ans, en paraissait avoir dix-huit. On fit à M. de Vabeaupont compliment de sa nièce, et celle-ci, fière de se voir admirée, louée, fêtée, prit d'abord goût pour le monde et voulut que son oncle donnât des dîners et des soirées.

Cela n'amusa pas beaucoup le capitaine; mais sa nièce le voulait, il fallut en passer par là.

Cependant, les succès de Cézarine ne furent point de longue durée: on s'aperçut bientôt que cette demoiselle n'avait pas un caractère facile. Dans les réunions, si l'on jouait à de petits jeux, elle imposait le sien et ne voulait pas se mêler à d'autres;